

La vie en quotidienne en 1900

Jean-Marie Lebel

Numéro hors-série, 1993

« Foi et culture feray valoir » : le petit séminaire de Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8468ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebel, J.-M. (1993). La vie en quotidienne en 1900. *Cap-aux-Diamants*, 26-33.

La vie quotidienne en 1900

Tout un monde... La rentrée, la routine, et des fêtes pour rompre avec le quotidien... Presque un siècle plus tard, des étudiants du Petit Séminaire se pencheront sur ces lignes et y trouveront un fil d'Ariane vers leurs collègues des temps passés.

par Jean-Marie Lebel



Capricieux, le cadran solaire ne veut bien indiquer l'heure que par beau temps et cela depuis 1773. Photo: Canadian Pacific Railway Company, 1949. (Archives du Séminaire de Québec).

«**D**IES NOSTRI QUASI UMBRA (LES JOURS FUIENT comme des ombres) nous rappelle, depuis 1773, l'inscription du cadran solaire sur le mur de l'aile de la procure du Petit Séminaire de Québec. Autant il est difficile de saisir des ombres, autant il peut être difficile de décrire

dans toutes ses nuances la vie quotidienne au Petit Séminaire en l'an 1900. Gustave Thibon écrit dans *Au soir de ma vie*, paru en 1993: «Reste à ressusciter le climat dans lequel j'ai vécu mon enfance: un monde écroulé, dont il subsiste à peine le parfum. Le vase clos ne s'est pas ouvert, il s'est brisé. Restent des témoignages sur un monde évanoui qui m'a précédé dans l'oubli.» Seuls les vieux papiers et les photographies jaunies des archives nous permettent de reculer dans le temps et de redonner vie et mouvement à ce monde du Petit Séminaire d'autrefois.

Heureusement, le décor est toujours là. Les solides murs blanchis n'ont pas bougé. L'arche d'entrée en fer forgé surmontée de la sainte Famille, érigée en 1868 selon les plans de l'abbé Charles-Honoré Laverdière, accueille encore les visiteurs. Le monogramme SME, rappelant que l'institution dépendait à l'époque de la Nouvelle-France du Séminaire des Missions étrangères de Paris, surmonte toujours le porche d'entrée. La chapelle extérieure, les ailes de la Congrégation, des parloirs et de la procure, encadrent la même cour intérieure. Les écuries et la boutique de menuiserie sont cependant tombées sous le pic des démolisseurs. Et le vieil orme qui ombrageait la cour depuis 1860 a été abattu un jour de 1941. Certes, l'intérieur de l'édifice a subi quelques réaménagements, logeant maintenant la Faculté d'architecture de l'Université Laval, mais les chapelles de la Congrégation et de M^{re} Briand, l'escalier de Saint-Joseph et les longs corridors sont restés tels qu'ils étaient en 1900. Les générations et les modes ont passé et les vieux édifices du Petit Séminaire ont survécu sans trop de dégâts.

Un monde de traditions

Reportons-nous à ces jours de 1900. Le jeune élève qui arrive au Petit Séminaire sait qu'il entre dans un monde chargé de traditions. Aux murs des corridors, la galerie des portraits des finissants lui parle des générations qui l'ont précédé. Les escaliers aux marches usées mènent à mille recoins où sont disséminées ici et là les chambres des prêtres et les salles de cours ornées de photographies, de statues et de gravures anciennes. On lui montre une chambre où vécut M^{re} de Laval et les cuisines où se réfugièrent les prêtres lors de la Conquête. Il apprend que la statue de l'Enfant-Jésus au Globe, placée le 1^{er} juillet 1867 au bout du corridor de l'aile

des parloirs, provient de l'ancienne église des jésuites d'avant la Conquête.

Très tôt, l'élève apprend, comme le disait le notaire Joseph-Edmond Roy, que «le séminaire est un petit monde à part avec ses lois et coutumes». Dès le premier soir, le directeur énumère les règlements en soulignant que «le Séminaire a été fondé pour tirer les enfants de la corruption

tous parlent français. L'élève s'identifie à un groupe et se sent en sécurité. Une situation qui provoque toutefois des exclusions et des intolérances. En 1895, le Conseil du Séminaire avait refusé d'admettre parmi ses étudiants «un jeune nègre de Baltimore», craignant «qu'il devint le jouet de tout le monde». L'abbé Olivier-Elzéar Mathieu n'apprécie pas que les étudiants de la ville se moquent de ceux de la campagne. Il lance



La cour des petits où trône depuis 1860 le célèbre orme. Le vieil arbre disparaîtra du terrain de jeu des jeunes élèves en 1941. Photographie, 1927. (Archives du Séminaire de Québec).

du siècle». Enfermé dans un milieu pieux et studieux où lois et coutumes se sont figées, l'élève entend à peine les bruits de la ville. Seuls les coups de canon de la citadelle à midi et à 9 heures et trente, les trois angélus de la basilique, les sifflets des locomotives du Canadien Pacifique à la gare du Palais et les criards des «steamers» dans le havre sont là pour lui rappeler à l'occasion que toute une ville bouge et progresse autour des murs du Séminaire.

Les petits et les grands

En cette année scolaire 1900-1901, le Petit Séminaire accueille 536 élèves. Ils ont de dix à dix-huit ou vingt ans, et ils y vivront de huit à dix ans de leur existence. Immanquablement, des solidarités et des rivalités se développent. Il y a ceux qui ont des aspirations à la prêtrise et ceux qui n'en ont point, il y a les petits et les grands, les pensionnaires et les externes, les Canadiens français et les Franco-Américains, les campagnards et les citadins, et parmi ces derniers, les fils des professionnels et des bourgeois de la Haute-Ville et quelques fils d'artisans et d'ouvriers de la Basse-Ville. Seul point en commun:

un jour aux pensionnaires de la salle des petits: «Les gens qui veulent mépriser les gens de la campagne, n'hésitez pas, mes enfants, à leur cracher au visage».

Deux cent quarante élèves sont pensionnaires, donc nourris et logés par le Petit Séminaire. Il en coûte à leurs parents 111 dollars par année, incluant le prix de la pension et le loyer d'un lit garni et d'un chiffonier avec bassin et miroir. Les parents fournissent des serviettes, du savon, un peigne, du cirage et des brosses à souliers. La plupart des pensionnaires viennent des diverses régions du vaste diocèse de Québec: Charlevoix, côte de Beaupré, île d'Orléans, Portneuf, Beauce, Bellechasse, Lotbinière. Quelques-uns viennent de plus loin: deux de Montréal, deux d'Ottawa, un de Percé, un de la Nouvelle-Écosse, un de l'Alberta, treize de la Nouvelle-Angleterre. Les parents reçoivent chaque mois un bulletin les informant de la conduite, de la piété et du travail de leur enfant. Au parloir, les pensionnaires ne peuvent recevoir que leurs parents «et ceux qui ont quelques raisons spéciales». Quelques élèves pauvres sont nourris et logés par les Sœurs Grises qui souhaitent en faire des prêtres. Six

élèves sont demi-pensionnaires. Ils dînent et vont à l'étude avec les pensionnaires, puis ils quittent le Petit Séminaire à 6 heures du soir.

Deux cent quatre-vingt-dix élèves sont dits externes. Ce sont les élèves dont les parents résident dans la ville. Plusieurs d'entre eux viennent des grandes familles de la vieille capitale: les Ahern, Cannon, Delage, Duchesnay, Fitzpatrick, Frémont, Flynn, Garneau, Gauvreau, Hamel, LaRue, Livernois, Taschereau et autres.



L'abbé Olivier-Elzéar Mathieu, futur archevêque de Régina, est le supérieur du Séminaire de Québec de 1899 à 1908. Photo: Jules-Ernest Livernois. (Archives du Séminaire de Québec).

Les élèves de l'extérieur de la ville sont rarement acceptés comme externes, et on leur exige de «demeurer chez quelque proche parent qui puisse surveiller leur conduite». Leurs parents défraient dix-huit dollars par année. Les externes sortent des murs du Petit Séminaire pour le dîner et le coucher, mais ils n'en sont pas moins surveillés de près. Malheur au fautif, car le Petit Séminaire a ses antennes. Il ne leur est permis de sortir le soir qu'en compagnie de leurs parents ou de leur tuteur. On leur défend d'aller au théâtre et aux «ronds à patiner» et ils ne peuvent fumer en dehors de la résidence familiale. De plus, ils sont tenus d'assister à la messe de communauté à 7 heures et demie. Dans un livret, les maîtres inscrivent les bonnes et mauvaises notes de l'élève. Chaque samedi, les parents doivent apposer leur signature au bas des notes de la semaine.

Pensionnaires comme externes portent tous le même costume: un capot de drap bleu avec nervures blanches et une ceinture de laine verte. La casquette est de même couleur et de même étoffe

que le capot. En hiver, on revêt le bas de la casquette d'une bande d'astrakan ou de mouton. Le pardessus d'hiver reste au choix des parents.

Les Messieurs du Séminaire

Au premier abord, les dix-huit prêtres agrégés et les vingt prêtres auxiliaires du Séminaire ne sont pas différents des bons curés des paroisses natales des élèves: même soutane, même *Alma Mater*, parfois même bonhomie et souvent même rigorisme. Probablement bien semblables aux prêtres d'un séminaire de Paris que nous a décrit Ernest Renan: «Tout dans ces vieux prêtres était honnête, sensé, empreint d'un profond sentiment de droiture professionnelle. Ils observaient leurs règles, défendaient leurs dogmes comme un bon militaire défend le poste qui lui a été confié. Les questions supérieures leur échappaient. Le goût de l'ordre et le dévouement au devoir étaient les principes de toute leur vie».

Ces prêtres séculiers, vivant en communauté, ont consacré leur vie à l'enseignement; dure et souvent ingrate tâche. Leur vie est austère, mais ils célèbrent des anniversaires à l'occasion et reçoivent des visiteurs importants à leur table. Le «Boss Dionne» leur fournit le bon vin français et le tabac canadien. L'été, ils se rendent en villégiature à leur «château» du Petit Cap à Saint-Joachim.

L'abbé Mathieu est le supérieur du Séminaire et le recteur de l'Université Laval depuis 1899. Âgé de 47 ans, il s'est rétabli de l'accident de décembre 1898 où il avait été renversé dans la cour des petits par un traîneau égaré et était tombé la tête sur la glace. Figure rouge, fier et dynamique, il cumule de lourdes fonctions et doit relever de grands défis car, en 1898, l'archevêque de Québec, M^{re} Louis-Nazaire Bégin, s'était fortement plaint de l'apathie et de l'indifférence des prêtres du Séminaire et avait déploré leurs déficiences pédagogiques. Cet abbé Mathieu semble promis à un bel avenir. On le dit «épiscopable». La rumeur avait d'ailleurs couru au Séminaire en 1898 qu'il deviendrait évêque de Trois-Rivières (il sera finalement nommé archevêque de Régina en 1911).

Mais pour les élèves, le supérieur est un personnage inatteignable devant lequel s'inclinent même leurs professeurs. Plus près d'eux, mais non moins intimidant, est le directeur du Petit Séminaire, l'abbé Pierre Hébert. Âgé de 35 ans, d'une santé fragile, ce prêtre originaire de Sainte-Famille de l'île d'Orléans est un grand seigneur. Il se promène avec une canne à pommeau d'or et son manteau d'hiver est orné d'une opulente loutre au collet. L'assistant-directeur du Petit Séminaire est l'abbé Louis-Adolphe Pâquet, un théologien déjà réputé mais de plus en plus affecté par la surdité. Il est l'une des gloires du

Séminaire, où l'on aime répéter qu'il avait soutenu son doctorat en théologie en 1883 devant le pape Léon XIII.

Le préfet des études est le méticuleux professeur d'histoire du Canada, l'abbé Amédée Gosselin. Depuis 1885, l'abbé Cléophas Gagnon est le procureur du Séminaire. «Le procureur du Séminaire de Québec, écrit l'abbé David Gosselin, est plus qu'un simple procureur. Il est, à la fois, un ministre des Finances, des Travaux publics, de l'Agriculture, de la Colonisation, des Terres et Forêts de la seigneurie de la Côte de Beaupré. On peut même dire qu'il est la pierre angulaire de la maison.»

Le professeur d'histoire naturelle est déjà bien connu à l'extérieur du Séminaire. Ce géologue célèbre, Joseph-Clovis Kemner-Laflamme, que l'on appelle tout simplement M^{sr} Laflamme, est toujours à l'affût des inventions. Pionnier à Québec de la radiographie, de l'éclairage électrique et du téléphone en compagnie de son ami le bijoutier Cyrille Duquet, ses séances publiques à la salle des promotions attirent des foules. Plus vulgarisateur que théoricien, il se plaît à émerveiller les élèves du Petit Séminaire. Mais il ne fallait point irriter ou provoquer ce savant car, au dire d'Arthur Maheux, il était «un homme à l'esprit caustique, dont les pointes pénétraient loin dans la chair des autres».

Très distingué et talentueux, docteur en théologie dès l'âge de 22 ans, l'abbé Henri Simard, formé par M^{sr} Laflamme, enseigne la physique depuis 1893. Modeste et timide, l'abbé Philéas Fillion, membre d'une réputée famille de navigateurs de Saint-Laurent de l'île d'Orléans, avait été envoyé par M^{sr} Laflamme à l'Institut catholique de Paris pour se perfectionner en chimie et il enseigne cette matière depuis son retour en 1896. Professeur de mathématiques depuis 1878, l'abbé Charles-Edmond Paradis est un musicien distingué et dirige le chœur des élèves aux offices à la chapelle et à la basilique.

Produit d'une vocation tardive, n'étant entré au Petit Séminaire qu'à 18 ans, l'abbé Alfred Paré, érudit et grand lecteur, est le professeur d'histoire universelle. C'est aussi lui qui dirige la bibliothèque Baillairgé où il loue aux élèves pauvres des manuels et livres d'étude. Chargé de la classe de philosophie, préoccupé par les questions sociales, l'abbé Stanislas-Alfred Lortie avait étudié au Séminaire de la Propagande à Rome et décroché son doctorat en théologie en 1893. Un peu bohème, l'artiste de la maison, l'abbé Adolphe Garneau, jeune prêtre de 26 ans et fils d'un médecin-chirurgien réputé de Québec, est le populaire professeur de dessin. L'abbé Camille Roy, à la carrière prometteuse, est aux études à l'École des Carmes à Paris.

Les élèves croisent parfois dans les corridors un vieux prêtre à la figure bourrue. À 70 ans, M^{sr} Thomas-Étienne Hamel est le doyen en âge des prêtres du Séminaire. On en parle avec respect. Cet ancien professeur de physique et de mathématiques, longtemps supérieur et recteur, est une institution. Entré à l'âge de 9 ans au Séminaire, il ne l'a jamais quitté. Chaque matin, à l'aube, il se rend célébrer la messe à la basilique et occupe ses journées à classer les archives du Séminaire et de l'université. Un autre doyen, un



Figure légendaire, le fidèle Georges Turcotte est le portier du Petit Séminaire pendant plus d'un demi-siècle. Photographie, 21 mars 1916. (Archives du Séminaire de Québec).

peu plus affable, l'abbé Pierre Roussel, âgé de 69 ans mais déjà à la retraite depuis une quinzaine d'années à cause de la maladie, mène une vie de lecture et de silence. C'est lui qui a la faveur de dire la messe chaque jour dans la chapelle privée de M^{sr} de Laval (on ne sut que plus tard qu'il s'agissait en fait de la chapelle de M^{sr} Briand). L'abbé Roussel est demeuré attaché sentimentalement au Collège de Lévis qu'il dirigea à l'époque où l'institution dépendait du Séminaire.

Les élèves ont peu l'occasion d'apercevoir l'abbé Anselme Rhéaume, un érudit dans la lignée de l'abbé Laverdière. Vivant isolé dans sa chambre et ne participant pas aux fêtes de la communauté, il est le conservateur du musée de numismatique. Amateur d'histoire et de généalogie, il prépare une édition révisée du dictionnaire de M^{sr} Tanguay. Quelque peu original à l'occasion, il avait annoncé le 13 novembre 1899 que la fin du monde se produirait durant la nuit, réussissant ainsi à perturber plusieurs sommeils!

Les gens de la maison

Plusieurs employés laïcs œuvrent aussi au Petit Séminaire. Aux yeux des élèves, ils évoquent leurs pères ou oncles; c'est l'intrusion des «gens ordinaires». Cochers, garçons d'écurie, menuisiers, hommes d'entretien, plusieurs d'entre eux logent au Petit Séminaire.



Zéphirin Dionne dit «le boss Dionne» est le fier «maître d'hôtel» du Petit Séminaire. C'est lui qui voyait aux approvisionnements. Photo: Louis-Prudent Vallée. (Archives du Séminaire de Québec).



L'abbé Pierre Hébert, originaire de l'île d'Orléans, occupe le poste de directeur du Petit Séminaire de 1899 à 1902. Photo: Jules-Ernest Livernois. (Archives du Séminaire de Québec).

Le portier, désigné traditionnellement au Séminaire sous le nom de concierge, est Georges Turcotte, une aimable figure associée depuis longtemps à la vieille institution. Natif de Saint-Jean de l'île d'Orléans, il avait 15 ans lorsque son père lui obtint une place au Séminaire en 1866. À son bureau du portique, surveillant les allées et venues de chacun, penché sur l'établi, lunettes sur le bout du nez, il pose un fil neuf à des chapelets rompus, recolle de vieux livres, répare des souliers. Les prêtres lui font des confidences et les élèves le questionnent.

Le Petit Séminaire a son maître d'hôtel, Zéphirin Dionne, que l'on appelle le «Boss Dionne». Résidant dans la côte Sainte-Famille, à l'emploi du Séminaire depuis 1865, il est chargé des achats et pourvoyeur des victuailles. Costaud, la figure encadrée par de longs favoris à la Félix-Gabriel Marchand, se déplaçant d'une démarche lente et posée avec son feutre mou toujours placé de travers sur la tête, ce frère du bibliothécaire Narcisse-Eutrope Dionne en impose. Tôt le vendredi matin, il fait le tour du marché aux poissons de la petite halle Jacques-Cartier (près du site actuel de la bibliothèque Gabrielle-Roy) et, le samedi matin, fréquente le marché Champlain

(situé à la Basse-Ville face à la maison Chevalier). Il sait «barginer», dépréciant la qualité des produits pour se les procurer à vil prix. Un de ses frères, aussi employé du Séminaire, est le souffre-douleur des écoliers. Ils le surnomment «Pochu» car il est ventru et «rond comme une boule». Ce dernier sortant souvent d'une porte à proximité de la «tour des nords» (où sont les latrines), on parle des «nords à Pochu».

Israël, mince de taille et de figure, se plaît à faire peur aux élèves avec la jument du Séminaire qui est souvent de mauvaise humeur. Œuvrant dans l'ancienne maison de la famille de Léry, située entre la cour des petits et la côte Sainte-Famille, le menuisier du Séminaire, le père Gagnon n'aime pas être importuné.

Des réputés musiciens de Québec, les Joseph Vézina, Gustave Gagnon et Joseph-Arthur Gilbert viennent donner des cours de musique instrumentale. Professeur titulaire à l'Université Laval, le docteur Edwin Turcot, le médecin attitré du Séminaire, mérite bien son surnom, «Huile de castor», car il recommande couramment ce puissant remède aux élèves.

Les discrètes Dominicaines de l'Enfant-Jésus sont les seules présences féminines au Petit Séminaire. Les élèves les appellent «sœurs blanches» à cause de leur costume. Les prêtres du Séminaire les désignent souvent sous le nom de «sœurs données» car ils leur fournissent le logement et la subsistance. Depuis 1887, elles voient à la direction et au service des cuisines et à l'entretien et au ménage des dortoirs des élèves et des chambres des prêtres.

Elles logent depuis 1888 dans la partie du Séminaire où était auparavant situé le Grand Séminaire, qui depuis 1889 occupe un nouvel édifice (l'actuelle résidence des prêtres du Séminaire).

En 1900, il est question que les sœurs s'établissent dans l'ancien pensionnat des étudiants de l'Université Laval, ce qui se réalisera en 1901. Cet édifice est aujourd'hui occupé par le Musée du Séminaire. Ce déménagement inquiète M^{re} Bégin craignant qu'elles «perdent de vue le but de leur fondation et ne visent à devenir de trop grandes dames». L'annaliste du Séminaire note le 11 novembre 1900: «ces Sœurs ne sont pas ici pour broder ou faire des fleurs, mais pour le service domestique, dans le sens strict du mot».

Les travaux et les jours

La rentrée automnale se fait traditionnellement le premier vendredi de septembre. Les nouveaux élèves se rendent pour l'examen d'entrée chez le préfet des études. Dans la cour intérieure, que l'on appelle la cour des petits, un cheval tire le câble qui monte les lourdes malles aux dortoirs

à l'aide de poulies. Les maîtres de salle, qui sont souvent des ecclésiastiques ou des étudiants du Grand Séminaire, attribuent à chacun des élèves sa place à la salle d'étude, à la chapelle, au réfectoire et au dortoir.

Et débute la routine quotidienne. Les journées, longues, s'étendent sur près de 16 heures. Le lever est fixé à 5 heures et vingt. Après un quart d'heure accordé pour la toilette, avec l'eau froide de la cuvette, suivent la prière et une heure d'étude. Heure fort matinale pour l'étude mais, répète-t-on, l'esprit est alors clair et la mémorisation aisée. À sept heures, c'est le déjeuner que les surveillants veulent le plus silencieux possible. Tous se rendent à sept heures et demie à la messe à la chapelle de la Congrégation.

À huit heures, près du parloir, chacun des professeurs appelle sa «classe» et la conduit à la salle de cours. Après la classe du matin et une récréation de quinze minutes, une heure d'étude précède le dîner qui débute à 11 heures et trente. Dîner vite pris car les élèves sont empressés d'aller jouer à l'extérieur. Une heure d'étude précède la classe de l'après-midi qui se termine à quatre heures. Suivent alors une collation, une courte récréation et une heure et demie d'étude avant le souper à six heures. De nouveau une récréation et en soirée une autre heure d'étude. Comme le souligne Jean-Éthier Blais dans son livre *Le seuil des vingt ans*: «Il ne faut pas imaginer "l'étude" comme un lieu mort. Au contraire, tout y était mouvement». Le moindre bruit ou événement fortuit provoquent sourires et distractions. Le maître de salle ne peut ou ne veut pas tout voir. Les journées sont épuisantes pour tous.

À neuf heures, les élèves montent se coucher dans les dortoirs: les petits au sombre «dortoir de la Sibérie», sous les combles de l'aile de la procure. Les grands au «dortoir de l'Ange-Gardien», dans les greniers de l'aile des parloirs, près de la basilique. Les draps et couvertures ne manquent pas car le Petit Séminaire n'est pas chauffé la nuit. Durant les grands froids, des élèves dorment avec leur capot d'hiver. De jour, la chaleur n'est pas suffocante. L'automne, plusieurs prêtres et élèves sont grippés car le procureur retarde le plus possible la reprise du chauffage.

Du pain et des jeux

Les fermes du Séminaire, les boulangers Laflamme de Saint-Roch et les achats du «Boss Dionne» nourrissent les élèves du Petit Séminaire. Ces derniers doivent fournir une serviette, un couteau, une fourchette, les cuillères à soupe et à dessert et un verre ou gobelet. Leur réfectoire, au plafond bas, est vieillot. Les prêtres et les étudiants du Grand Séminaire ont un spa-

cieux réfectoire où se déroulent les grands banquets.

Les déjeuners sont modestes. Pain et beurre, cretons et graisse de rôti, accompagnés d'un café d'orge, constituent le menu. Les dîners et soupers se déroulent en silence en écoutant des lectures spirituelles, des pages d'histoire ou une vie



d'homme illustre. Le cliquetis des couteaux et fourchettes enterre parfois le lecteur. On y mange, comme dans toute bonne famille canadienne-française de l'époque: soupes, fricassées, bouillis, ragoûts, hachis, le fameux «chiard». Au dessert: biscuits durs, confitures, fruits de la saison. La nourriture est plus abondante lors des fêtes du supérieur et du directeur.

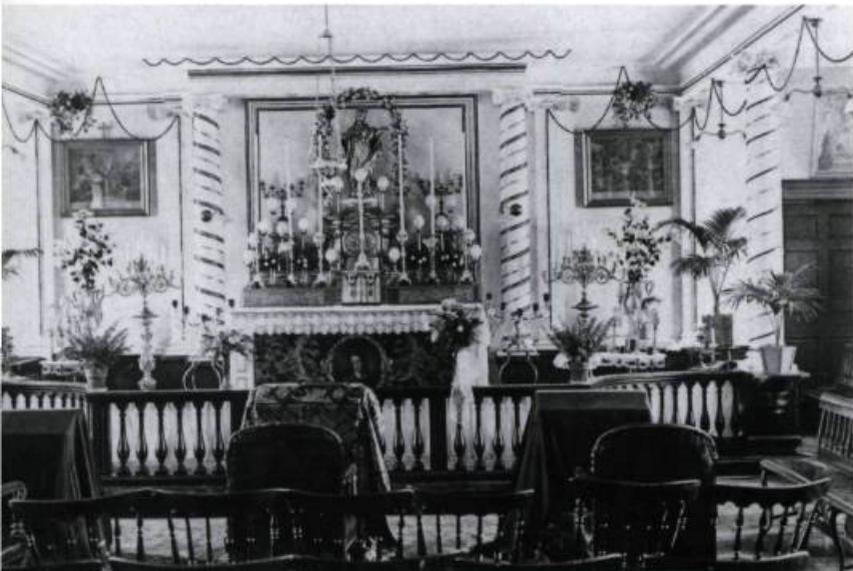
Les jours de jeûne et de carême, fort nombreux (les vendredis, l'Avent, le Carême, les Quatre-Temps, les vigiles), sont jours de privation. Mais aucun repas ne gâte ce qui suit: la récréation.

À la cour des petits qu'ombrage l'orme, les jeunes élèves s'amuse avec des osselets, des billes et des toupies. Le mur de l'écurie est utilisé pour le jeu de la «balle au mur», qui se joue avec une «palette de bois». À la récréation du soir, les élèves jouent aux «barres» et au «loup». Les grands ont leur terrain de jeux à l'arrière du palais archiépiscopal, entre le Petit Séminaire et le mur de la rue Port-Dauphin. Par mauvais temps ou jours de pluie, les élèves se divertissent à la salle des petits et à la salle des grands autour des tables de billard, ou en jouant aux cartes et aux dominos. En hiver, les «ronds à patiner», et surtout les glissades construites de neige et de glace, aux multiples courbes, amusent grands et petits. Parfois, lors des jours de congé, des excursions en raquettes sont organisées.

Le jeudi, jour de congé attendu (le samedi est à cette époque jour de classe), donne souvent lieu

Ce réfectoire, aux plafonds bas, est réservé aux étudiants du Petit Séminaire. Les prêtres et les grands séminaristes bénéficient d'un réfectoire plus spacieux. Carte postale de L. Roussel. (Collection Yves Beauregard).

à une expédition. En files indiennes doubles, les grands suivis des petits, accompagnés par deux prêtres qui ferment la marche, les élèves se rendent en chantant au «château» de Maizerets sur le chemin de la Canardière, à Beauport.



Le dimanche, plusieurs étudiants assistent à l'office de la sainte Vierge de la Congrégation au Petit Séminaire. L'architecte Thomas Baillaireg a dessiné les plans de cette chapelle construite de 1821 à 1824. (Collection Yves Beauregard).

Des saisons et des fêtes

Claude Mauriac a écrit: «Les grands livres sont faits en partie de pages ternes». Il en est ainsi pour les saisons au Petit Séminaire. Certains jours sont gris. Les pensionnaires passent des mois sans revoir leurs parents. Ils ne retournent que cinq ou six jours à la résidence familiale, pour le jour de l'An. Ils n'ont point de vacances à Pâques. Mais des fêtes viennent briser la monotonie.

Le 29 janvier, c'est jour de congé et se tient le grand dîner de la Saint-François de Sales, second patron du Séminaire. Cette fête remonte à 1698 et a été instituée par M^{re} de Saint-Vallier. Le 7 mars, on souligne la Saint-Thomas d'Aquin. Le 16 mars, se déroule le Salut solennel de la Saint-Charles Borromée. Le 19 mars, Saint-Joseph, dont une statue du saint surplombe le fameux escalier de Saint-Joseph de l'aile de la procure, est honoré. Le 30 avril est jour de congé pour la célébration de l'anniversaire de naissance de M^{re} François de Laval, le fondateur du Séminaire. On fête son anniversaire depuis 1849. Tous les élèves du Petit Séminaire défilent dans la longue procession de la Fête-Dieu de la basilique.

À la fin juin, un banquet de la Saint-Jean-Baptiste est organisé pour les pensionnaires, et cette tradition remonte à 1849. Le 25 novembre, à la Sainte-Catherine, les grands élèves fabriquent de la tîre et font l'éloge de la déesse Tira. Le 4 décembre, Saint-François-Xavier, deuxième patron du Canada, est invoqué afin d'être préservé des incendies.

Les pensionnaires vivent leur Noël au Petit Séminaire. Au réveillon, ils dégustent une galette épaisse et sucrée. Puis ils se rendent patiner «au clair de lune». Dès le lendemain de Noël, c'est le retour en classe. Les élèves quittent le 31 décembre au matin et reviennent le lendemain du jour des Rois (on parle à l'époque des «vacances du jour de l'An» et non des «vacances de Noël»).

Le plus grand événement au Séminaire en cette année 1900 est l'inauguration de la chapelle extérieure. Le 15 mars, la grand-messe est chantée par M^{re} Bégin et le sermon donné par l'archevêque de Montréal, M^{re} Paul-Napoléon Bruchési. Après la messe, les invités, toute l'élite de Québec, se rendent au réfectoire du Séminaire pour un grand dîner. Le barde des Bois-Francis, Adolphe Poisson, récite un long poème: *Hommage à l'Alma Mater*.

De prière en prière

Au Petit Séminaire, tout commence par des prières et tout se termine par des prières. Tout est péché. Tout est sujet à sermon. «Les études classiques, établies au temps de l'absolutisme européen, écrit l'historien Claude Galarnéau, se sont ici développées à l'époque du triomphalisme catholique romain, alors que le clergé est devenu tout-puissant dans le domaine intellectuel et moral.»

Les dévotions se succèdent: prières du matin et du soir, récitation du chapelet, exercices du mois de Marie en mai, exercices du mois du Rosaire en octobre, retraites annuelles, prières devant le Saint-Sacrement durant les Quarante-Heures.

Le dimanche, en plus de leur messe quotidienne et, pour plusieurs d'entre eux, l'office de la sainte Vierge de la Congrégation du Petit Séminaire, les élèves assistent à la grand-messe à la basilique. Joseph-Edmond Roy a écrit: «L'éclat et la beauté des chasubles, des chapes et des dalmatiques nous émerveillaient». Les élèves sont assis sur des bergères en avant des bancs de la nef. Des élèves du Petit Séminaire chantent dans le jubé de l'orgue et l'organiste Gustave Gagnon s'efforce de les enterrer. Les sermons sont souvent longs: ceux du jésuite Hamon durent une heure! Dans l'après-midi du dimanche, à deux heures, pour les externes comme pour les pensionnaires, ce sont les classes de catéchisme. Et en soirée, les élèves assistent aux vêpres à la basilique.

À l'ombre de l'université

Les élèves du Petit Séminaire bénéficient du voisinage de l'Université Laval (alors logée dans l'actuel pavillon du collégial), constituant un milieu propice au développement des connaissances.



L'abbé Joseph-Clovis Kemner Laflamme (1849-1910), véritable homme de science, s'inscrit dans la dynastie instaurée par les abbés Jean Holmes, Edward-John Horan et Louis-Ovide Brunet. (Collection Yves Beauregard).

La galerie de peintures ou pinacothèque, le musée de botanique, le musée de zoologie, le musée ethnologique, le musée de numismatique, impressionnent les jeunes esprits. Roy raconte: «Nous ouvrons des grands yeux étonnés devant ces appareils et ces collections de toutes sortes. Il y avait là des roches, des minéraux, des fossiles, des bois exotiques, des bois canadiens,

Dans ce Petit Séminaire où la vie est régentée par les horloges et les cloches, les élèves apprennent les langues grecque, latine, française, anglaise, l'histoire, la géographie, les mathématiques, les sciences et la philosophie. Ils y découvrent le monde et se voient inculquer une explication du monde. Les enfants, qui à leur entrée à l'âge de dix ans s'amuse à jouer aux



Groupe d'étudiants du Petit Séminaire de Québec. Photo: Jules-Ernest Livernois, vers 1890. (Collection Yves Beauregard).

des herbiers de tous les pays, des animaux empaillés, des poissons, des reptiles, des mollusques, des oiseaux, des insectes, des momies égyptiennes, des crânes et des vertèbres de Peaux-Rouges. Toutes ces choses merveilleuses étaient classées, appelées de leurs noms scientifiques et vulgaires. Nous passions des heures et des heures devant les vitrines à demander des explications et à faire nos commentaires». À la pinacothèque, ignorant les toiles des grands maîtres européens, la principale attraction pour les élèves est le buste de l'honni Voltaire, tant décrié par leurs professeurs.

Les élèves ont parfois accès à des séances publiques à la salle des promotions de l'université. Les nouvelles découvertes intriguent. Cyrille Duquet y fait jouer son gramophone géant. Le 1^{er} février 1900, M^{sr} Laflamme donne une séance de «vues animées» sur la Russie, la Grèce et la Turquie. Le 23 mars, les pensionnaires assistent à une conférence de M^{sr} Bégin sur les livres à lire.

billes au pied de l'orme de la cour des petits, sortent adultes huit ou dix ans plus tard. Longs apprentissages, qui ne se font pas sans remous, mais qu'encadrent les lois et coutumes d'un Petit Séminaire empreint de traditions et animé par le dévouement de ses prêtres.

Ce Petit Séminaire de 1900 est à la fois si loin et si près de nous. Bien des choses ont changé. Mais les cris au moment des récréations, les joies et les inquiétudes des étudiants et étudiantes penchés sur leur cahier de notes sont-ils si différents? ♦

Jean-Marie Lebel est historien et membre du comité de rédaction.